



**Léo
Malet**

**Journal
secret**

Préface de
Francis Lacassin

FLEUVE NOIR

023046875

7

~~883~~

92

Journal secret

Il a été imprimé de cet ouvrage,
200 exemplaires,
numérotés de 1 à 200
et constituant l'édition originale.

16

34702

1093f

02 20477 2

Il a été imprimé de cet ouvrage,
300 exemplaires,
numéros de 1 à 300
et constitue l'édition originale.

10
10170
1904

LÉO MALET

Journal secret

secret

Préface de Francis Lacassin

Notes de Francis Lacassin et Michel Marotta

Photos de Marc Garrier

FLUVE NOIR

Journal secret

LÉO MALET

Journal
secret

Préface de Francis Lacassin

*Notes de Francis Lacassin et Michel Marmin
Photos de Marc Gantier*

FLEUVE NOIR

DL-23 10 1997 39325

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite (article L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© 1997 Éditions Fleuve Noir

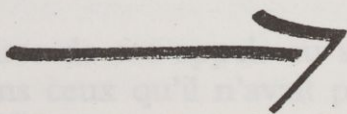
ISBN : 2-265-06341-X



Expliquer pourquoi je
délègue de tenir cette
sorte de Journal.

A ma mort, ce
journal secret doit
être remis à Michel
Marmion, qui en
disposera comme il
l'entendra. (Publication
ou non.)

Le 25 Avril 1983

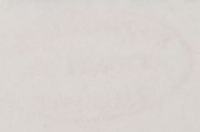


Journal de
M. de la Roche
à Paris

A Mrs Mout, ce
journal ne peut
être remis à Mlle
Marsman, qui en
disposera comme il
l'entendra. (P. de la Roche)
on ven.

Le 22 Avril 1882

Black
1882-1883-1884-2



PRÉFACE

Léo Malet de ce côté du miroir

« Cette fois ça y est, je me fous en l'air par la fenêtre, c'est décidé, j'en ai vraiment marre ! »

Cette menace, avec sa variante : « Je me jette sous le métro », tous les proches de Malet l'ont souvent entendue au téléphone de 1983 à sa mort. Elle les a d'abord alarmés. Puis ils ont fini par la prendre pour ce qu'elle était, non l'expression d'une volonté de mourir, mais un cri de désespoir, un appel à l'aide auquel chacun répondait comme il pouvait.

Les destinataires de ces appels au secours – du moins ceux qu'il n'avait pas mis dans la confidence – en trouveront

aujourd'hui l'explication dans son *Journal secret*.

Douze ans après avoir refermé ce *Journal*, Malet est mort le 3 mars 1996 dans son fauteuil face à son poste de télévision en marche. Il n'a donc pas mis à exécution cette menace de suicide si souvent proférée. Encore que... Son comportement à l'égard de deux ou trois amis dans les derniers jours de sa vie donne l'impression qu'il ressentait l'urgence de prendre congé d'eux, ou de se « mettre en règle » avec eux. Par exemple en remettant à Michel Marmin, l'avant-veille de sa mort, après le lui avoir promis pendant treize ans, ce *Journal secret* précédé de l'inscription : « Voilà, mon cher Marmin ! Adieu ! »

Au même moment, j'étais en train d'écrire un livre, cloîtré à Nice où mes amis avaient pour consigne de ne me déranger sous aucun prétexte. Et c'est le moment que choisit Malet, avec une obstination surprenante, pour accomplir une promesse, qu'il m'avait faite à plusieurs reprises, de me léguer à sa mort quelques livres d'intérêt bibliophilique. Chaque fois je l'avais remercié en plaisantant.

Mais il ne plaisantait pas, il était presque agressif même, en exigeant de notre amie commune Marie-Christine qu'elle lui livrât le secret de ma retraite. Il voulait que j'aille le voir à Châtillon, sans délai, pour prendre les livres qu'il m'avait promis. « Mais vous n'allez pas le déranger en plein travail pour prendre des livres ! Il sera de retour à Paris dans quinze jours, vous pouvez bien attendre jusque-là ! – Non ! S'il veut les livres qui l'intéressent, il faut qu'il vienne maintenant ! » Là-dessus, le ton monta entre eux. Et, à cause de moi, bien que ce ne soit pas ma faute – « responsable, mais pas coupable » –, ces deux amis se brouillèrent. À jamais : quelques jours plus tard, Malet était mort.

Cette obstination à vouloir me rencontrer, comme sous la menace d'un délai inexorable, me laisse rêveur. Mais la consolation qu'une de ses dernières pensées ait été pour moi est malheureusement gâchée par la rupture qu'elle a provoquée.

J'avais fait la connaissance de Malet à la fin de l'été 1970, au café de Flore, à l'époque où je préparais pour le Cercle du Bibliophile les trente volumes de la collection « Chefs-d'œuvre du roman policier ».

Mais selon la formule, je le connaissais bien avant de l'avoir rencontré.

Dans mes dernières années de lycée, vers 1948-1949, au marché aux puces d'Alès (étalé sur la chaussée bordant le Gardon), j'avais trouvé *L'Homme au sang bleu* et *Le Cinquième Procédé*. Si le premier de ces romans me laissa indifférent, le second fut une véritable révélation. D'abord par l'évocation poétique et grisâtre de cette zone non occupée dont l'existence précaire se confondait avec mon enfance, bercée par la voix chevrotante du maréchal qui encourageait les enfants de France à aider le Secours national et à ramasser des glands pour en faire du café ou du savon... Le rêve de Nestor Burma en forme de collage surréaliste, les messages de la B.B.C. rédigés comme des « cadavres exquis » (Cléopâtre ira au bar Vert sur un vélocipède... Les fantômes n'ont pas de patrie), la poésie perçant d'une réalité secrète pauvrement recouverte par la « vraie » – autant de signes annonciateurs d'un univers magique dont le surréalisme allait m'ouvrir les portes un ou deux ans plus tard. J'aurais été étonné d'apprendre que Malet avait participé au mouvement surréaliste et abasourdi si l'on

m'avait dit qu'un jour je deviendrais l'un de ses familiers et l'éditeur de ses œuvres complètes.

Cette première découverte de Léo Malet venait en effet trop tôt pour que j'aie le temps de l'approfondir. La conquête du baccalauréat, le passage à la vie universitaire qui se déroula pendant quatre ans à Montpellier (ah ! si j'avais su qu'il y était né en 1909 !), la guerre d'Algérie... D'ailleurs on n'entendait plus parler de lui. Il était entré dans son premier purgatoire. En bonne compagnie : la Librairie Hachette avait cessé entre 1950 et 1960 de rééditer les aventures d'Arsène Lupin.

Ma véritable rencontre avec l'œuvre de Malet s'est produite, neuf ans plus tard, à l'automne 1957, dans un gros village du sud-algérien. En traitement à l'Hôpital militaire de Souk-Ahras, je meublais mes loisirs par des razzias chez l'unique bouquiniste local. Cette caverne aux trésors recélait un gros tas de livres d'Agatha Christie, souvent en plusieurs exemplaires, mais truffé de quelques épisodes des Nouveaux Mystères de Paris dont j'ignorais jusqu'alors l'existence.

Quelle aubaine ! Avec la complicité du détective de choc, Malet avait su capter la magie latente et les aspects méconnus de Paris sous une carapace à usage touristique. Dans la lignée des *Mystères de Paris* et de *Fantômas*, il avait su faire de Paris le personnage d'une épopée au même titre que le prince Rodolphe, le commissaire Juve... et Nestor Burma.

Le hasard des villégiatures militaires allait m'envoyer dans une ville plus favorable à la connaissance de Léo Malet. L'Hôpital Michel Levy de Marseille avait la réputation (fausse) d'avoir abrité les derniers jours de Rimbaud (mort en réalité à l'annexe de Montolivet). Mais il avait un double et réel avantage. La responsable de la bibliothèque était une descendante de Ponson du Terrail. Et l'hôpital surplombait un boulevard sur lequel, chaque lundi, bouquinistes et brocanteurs étalaient des épaves, attendant avec espoir que l'amitié d'un acheteur inconnu les transforme en trésor.

Quand au printemps 1959 je fus enfin libéré de la servitude et grandeur militaires, j'emportai dans mon baluchon la série complète des *Nouveaux Mystères de Paris* et même la plupart des volumes édités

par la S.E.P.E. Seuls s'étaient obstinément dérobés à mes recherches : *120, rue de la Gare* et *Nestor Burma et le monstre*. Et j'en restai là, accaparé par les soucis de ma « réinsertion » comme on dit de nos jours.

D'ailleurs Malet était entré une fois de plus dans un nouveau purgatoire. Il n'en verrait s'entr'ouvrir la porte qu'à la fin de 1971 avec le début de la réédition des Nouveaux Mystères de Paris dans le « Livre de Poche, le vrai ». Le Fleuve Noir, dès 1967, publiait bien, à raison d'une par an, de nouvelles enquêtes de Nestor Burma, mais sans le moindre écho médiatique. Plus profitable pour la réhabilitation future de Léo Malet fut la réédition au Club du Livre policier de *Brouillard au pont de Tolbiac* et des *Rats de Montsouris* en un volume relié, sur beau papier, illustré de photographies et de plans.

Si les amateurs de romans policiers connaissaient Nestor Burma, ils ignoraient tout de son créateur. Une préface chaleureuse de Maurice Renault dévoilait, chez cet auteur, une personnalité colorée, truculente même, peu conforme au profil traditionnel de « l'homme de lettres ».

Orphelin à trois ans, élevé par un grand-père tonnelier et une grand-mère gardienne de mas. Vendeur chez un marchand de tissus puis employé de banque à quatorze ans. Militant anarchiste à seize ans, il se retrouve bientôt à Paris chez André Colomer, le rédacteur en chef de *L'Insurgé*. Chez lui, il dort sur le divan qui avait abrité le sommeil de Germaine Berton avant qu'elle n'aille assassiner le chef des Camelots du roi dans les locaux de l'Action française. Tout en exerçant le métier sympathique de chansonnier, Mallet sera laveur de bouteilles chez Félix Pottin, fabricant de carreaux en plâtre, ouvrier ou manœuvre dans diverses usines, essayeur hydraulique des trains d'atterrissage d'avions, installateur de plomberie dans un bordel, crieur de journaux. Et enfin prisonnier de guerre dans un stalag sans avoir jamais porté l'uniforme !

Un parcours plus proche de celui de Dashiell Hammett ou Horace Mac Coy que de Maurice Leblanc ou Gaston Leroux... Ce parcours, avec la somme d'expériences qu'il a générées (la connaissance de la rue, des faubourgs et des coulisses de la vie sociale), m'expliquait enfin le modernisme d'une œuvre qui

avait eu le tort de naître trop tôt. Du coup, elle se trouvera en prise directe avec la génération post-mai soixante-huit. Le passage de l'auteur chez les anarchistes et les trotskistes lui donnait dès 1943 une dimension sociale, une sensibilité, une approche des autres inconnues du roman policier d'avant 1970.

Le compagnonnage surréaliste explicitait la présence des rêves en forme de collages, des objets détournés de leur fonction, des mots mis au service d'une poésie sachant déceler la tendresse et la désespérance sous l'apparente brutalité des mots et des actes.

Voilà qui me donnait envie de connaître un auteur qui s'était effacé derrière son héros jusqu'à se confondre avec lui. L'occasion m'en a été donnée en 1970, quand Gilbert Sigaux me chargea de composer et diriger pour le Cercle du Bibliophile une collection des œuvres marquantes du roman policier. Maurice Renault, auquel je demandai de négocier les droits, en trouva sur-le-champ le nom, dans une explosion d'enthousiasme : « 36 quai des Orfèvres, les 36 chefs-d'œuvre du roman policier ». Un titre qui était de plus un magnifique slogan publicitaire. Hélas, le très

frileux service juridique crut bon de demander l'autorisation de l'utiliser à l'éditeur du « prix du Quai des Orfèvres ». Un « non » offensé fit retomber dans les abysses la collection platement appelée « Chefs-d'œuvre du roman policier ».

Malet, programmé dans les premiers, était représenté par *120 rue de la Gare*. Une façon élégante de mettre dans ma bibliothèque et de prendre ma revanche sur un titre qui se dérobaît à moi depuis plus de vingt ans. Son auteur me l'apporta dès notre première rencontre, au café de Flore. Tout à fait ignoré des médias, et craignant que je ne le trouve pas ressemblant au portrait ornant l'édition du Club du Livre policier, Malet me proposa un signe de reconnaissance : la célèbre pipe à tête de taureau...

Posé sur un guéridon, à côté d'elle, m'attendait un exemplaire de l'unique édition de *120 rue de la Gare*, légèrement fatigué. Ce dont l'auteur s'excusait dans la dédicace : « À Francis Lacassin ce livre ramassé sur un quai, comme un clodo. » À un moment, le maître du Flore interrompit la conversation pour, honneur insigne, nous serrer la main : j'étais ivre de joie...

Quinze ans allaient s'écouler avant que je puisse réaliser en cinq volumes de la collection Bouquins les œuvres complètes de Léo Malet, absolument complètes à l'exception de quelques articles ou petits textes d'intérêt mineur et de ses mémoires : *La Vache enragée*. En composant cette somme pour une collection prestigieuse, je voulais dévoiler toutes les facettes d'une personnalité dont quinze années de contacts ininterrompus m'avaient révélé la riche diversité. Je voulais faire partager aux lecteurs de Nestor Burma ses curiosités pour le fait divers, l'histoire, Alexandre Dumas, la littérature populaire, la critique sociale, Mallarmé, la poésie surréaliste. Je voulais révéler l'auteur méconnu dissimulé derrière le détective de choc auquel on avait tendance à le réduire.

Cette entreprise relevait moins de l'édition que de l'archéologie et de l'enquête policière. Dans des collections de journaux jaunis, reléguées dans les annexes lointaines des bibliothèques, il a fallu suivre les pistes parfois brouillées, indiquées par la mémoire vacillante de Malet ; déchiffrer des microfilms illisibles ou qui coupaient les dernières lignes du texte

convoité. L'enquête policière consistait à découvrir quelle bibliothèque pouvait abriter ces trésors ignorés ou dédaignés jusqu'ici.

Plus périlleuse fut l'exploration des archives entassées par Malet dans le réduit où il dactylographiait ses textes sur la machine à écrire d'un secrétaire de Trotski, posée sur une table cédée par Salvador Dali lors d'un déménagement. Le danger provenait des menaces d'effondrement des excavations creusées dans des murailles de dossiers. Elles ramenèrent à la lumière du jour, trente ans et parfois quarante ans après leur disparition inexplicquée, poèmes surréalistes, textes divers, deux petits romans d'aventures inédits écrits en 1944 pour la collection Carré d'As et ensevelis depuis, de même que la mythique *Complainte de Nestor Burma*. Sa trace s'était évanouie depuis trente ans : depuis que l'auteur l'avait entonnée pour la première – et dernière – fois au cabaret de l'Écluse en 1955.

J'aurais peut-être obtenu plus de trouvailles si je n'avais résolument refusé d'ouvrir les dossiers « correspondances ». Elles m'auraient sans doute suggéré d'autres pistes mais génératrices de trop

de détours et de retards. Il fallait faire vite... Quand, au printemps 1984, j'annonçai à Malet que le premier volume de ses œuvres paraîtrait fin 1985, il se montra aussi incrédule que flatté : « Je ne verrai jamais paraître le premier volume, mais je vous suis très reconnaissant. C'est pour moi une consolation de savoir que le travail sera bien fait, puisque c'est par vous. »

En mettant les bouchées doubles pour lui être agréable, toute l'équipe de Bouquins réussit à avancer la parution du premier volume au printemps 1985. Commentaire de Malet : « C'est splendide... Je suis d'autant plus triste de savoir que je ne verrai jamais le dernier volume... Pensez donc : 1989 ! »

Il aimait se nourrir de sa désespérance. Non par délectation morose mais souvent par jeu, pour tester le degré de compassion et de fidélité de l'interlocuteur. Alors il se laissait panser et reconforter par de chaleureuses paroles, masquant sous des grognements approbateurs un ronron de plaisir. Quand il ne jouait pas, quand son désespoir était bien réel, la moindre parole de réconfort, au contraire, le blessait à vif. Je me souviens d'avoir essuyé ainsi

une de ses dernières colères, quelques mois avant sa mort, un jour de l'été 1995.

Passant par les Champs-Élysées et disposant d'un peu de temps, je décidai d'aller le voir à l'improviste à l'endroit où on était sûr de le trouver en fin de journée. Après avoir longtemps tenu ses assises à la Fermette Marbeuf, il avait émigré avenue George V dans un restaurant proche du Crazy Horse. Venu de Châtillon en taxi, Malet y arrivait vers 19 heures. À son entrée, le patron interrompait l'habituelle musique douce d'ambiance, au profit des accords hésitants, pour pianiste débutant, de la *Lettre à Élise* : ils avaient bercé l'enfance montpelliéraine de Malet.

Ce soir-là, je le trouvai attablé devant un verre d'eau minérale et une assiette dont le contenu ne l'intéressait pas. Je ne l'avais jamais vu aussi indifférent, comme éteint. Finalement, ne sachant plus quoi faire pour meubler la conversation, je lui demandai pourquoi il ne mangeait pas. « Plus rien ne m'intéresse, la vie ne m'intéresse plus. Alors pourquoi voulez-vous que je mange ? D'ailleurs, je serais incapable d'avaler une bouchée... »

J'eus la funeste idée de lui donner un conseil : « Commandez le plat que d'ha-

bitude vous aimez le plus, et forcez-vous à le goûter. » Aussitôt, le vieil homme affaissé se redressa et le lion éteint se ralluma, crachant feu et flammes. « Ah non, pas vous ! Vous n'allez pas imiter tous ces cons qui savent mieux que moi ce que je dois faire. Vous n'êtes pourtant pas un con ! Vous êtes Francis Lacassin !... »

Si violentes soient-elles, contre les imbéciles en tout genre ou les « bétonneurs » de Paris, les colères de Malet n'ont jamais dépassé la bienséance. Le sarcasme oui, l'injure non, la grossièreté ou l'obscénité : jamais. Aussi pudique que Nestor Burma, il avait horreur des m'as-tu-vu qui, sous prétexte de jouer les affranchis, aimaient farcir leurs conversations de cochonneries. Je me souviens du déjeuner d'un jury où sévissait ainsi un de ces phénomènes post-soixante-huitards. Du coup Malet, toujours disert et parfois éblouissant en société, ne dit pas un mot de tout le repas. Jusqu'au moment où, ne pouvant plus garder son agacement pour lui, il se pencha vers moi : « Dire qu'il nous fait ce numéro parce qu'il croit qu'en étant plus grossier que Céline il aura plus de talent que lui. Chier, c'est à la portée de n'im-

porte qui, chier comme Céline, non. Celui-là peut se reculotter ! »

La gouaille, le sarcasme, volontiers répandus à l'intention des médias, le faisaient passer pour un misanthrope truculent, un ours ne sortant de sa tanière que pour cogner. Cette apparence était une carapace destinée à protéger une hypersensibilité à l'égard de lui-même mais aussi à l'égard des autres, dissimulant son affection pour eux sous un langage rugueux.

On ne se lance pas dans la réalisation des œuvres complètes d'un auteur par seule admiration de ses écrits. Il faut aussi avoir quelques atomes crochus avec l'homme. Dès notre première rencontre nous nous étions retrouvés sur une certaine longueur d'onde : Fantômas, Gaston Leroux, Léon Bloy, le film à épisodes, la littérature populaire et ses couvertures aux illustrations naïves, l'histoire du fait divers, l'histoire de la presse de l'entre-deux-guerres et ses maîtres chanteurs : Eugène Merle, et le maître des maîtres : Georges Anquetil. (On le voit apparaître sous les traits de Jean Carmet dans *La Banquière*, présentant à Romy Schneider la première page de *La rumeur* qui paraît

tra ou ne paraîtra pas, c'est selon, le lendemain...) Enfin, le surréalisme et la passion des plaquettes à tirage restreint sur des papiers peu communs...

Dans les douze années qui ont suivi notre rencontre du Flore, Malet m'a comblé de petits cadeaux au fur et à mesure qu'il les dénichait aux puces ou ailleurs : la brochure illustrée de lancement du *serial* en quinze épisodes *Le 7 de trèfle*, une affiche en couleurs annonçant la parution en feuilleton de *Rouletabille chez les bohémiens* dans *Le Matin*, un roman policier rare de Pierre Mac Orlan... Et un exemplaire de ses plaquettes de poèmes comme celle réalisée par Michel Marmin. Des éditions numérotées et reliées toile de ses dernières œuvres, et un exemplaire de ses introuvables éditions originales quand il en récupérait un. Il n'aimait pas toujours les couvertures illustrées de ses œuvres publiées par le Fleuve Noir, alors il les rectifiait et les rhabillait par un collage qui transformait ce modeste exemplaire en livre-objet. Et pourtant, pendant ces douze années, il n'attendait rien de moi, mon parcours d'éditeur restait modeste, la collection Bouquins n'existait même pas encore...

Dans son désir d'être agréable ou de bien faire ce qu'on attendait de lui, Malet pouvait faire preuve d'un perfectionnisme exaspérant.

Un jour, Hugo Bergson eut l'idée sympathique et funeste d'offrir à sa sœur, admiratrice de Malet, un cadeau de mariage très original : une photo dédicacée du maître. Et comme je voyais celui-ci assez régulièrement, Hugo me chargea de l'obtenir. Cette opération, d'une simplicité anodine en apparence, se mua en mission impossible que je repassai, à un certain stade de découragement, à notre amie Marie-Christine Fontaine.

D'abord Léo refusa catégoriquement. « Pour qui me prenez-vous ? Pour un chanteur de charme qui distribue sa binette à des midinettes énamourées ? » Mais pour la sœur de Hugo Bergson, il voulait bien faire une exception. « Oui, mais qu'est-ce que je vais lui dire ? Je ne la connais pas... Il faudrait que je la voie et qu'on parle. » Mais le cadeau ne serait plus alors une surprise...

« Bon, bon, puisque c'est ma binette qui compte, trouvez une photo où je ne sois pas trop moche. » Hélas, aucune des photos qu'on lui présenta ne le satisfaisait :

« Trop vieux. Trop moche. Le photographe a transformé mon sourire en rictus. J'ai un reflet dans l'œil qui me donne le regard d'un satyre. » Au point que Marie-Christine envisagea de demander à son frère de faire de nouvelles photographies pour la circonstance. Soudain épouvantée à l'idée de fixer un rendez-vous et de choisir un lieu sans avoir l'assurance de l'approbation du résultat, elle y renonça.

Enfin, après avoir fait le tour des photographes et des agences, une photo finit par lui agréer : « Pourquoi vous ne me l'avez pas montrée plus tôt ? » Et, au moment de tracer une dédicace : « Pour une fois que vous me proposez un portrait convenable, je ne vais pas le saloper en écrivant dessus ! Rapportez-le-moi collé sur un carton blanc avec assez de place pour que j'écrive quelques lignes. » Hélas le support blanc proposé était trop mince, il fallait un vrai carton, plus résistant et d'un blanc moins cru, peut-être ivoire...

À ce stade-là de la mission impossible, Marie-Christine, à son tour, succomba. La sœur de notre ami Hugo eut pour tout cadeau de mariage une enveloppe dans laquelle un bout de papier portait une

vaine promesse : « Bon pour un portrait dédicacé de Léo Malet. »

Après Malet colérique, prévenant et affectueux, perfectionniste et exaspérant, le voici en une dernière facette : mélancolique. En janvier 1989, par une exception que je ne m'explique pas, je me rendis au cocktail annuel de France-Loisirs. Par une autre exception, Malet s'y trouvait aussi. À mon arrivée, Christian Bourgois me happa : « Vous tombez bien ! Léo Malet est là, mais il est assis tout seul dans un coin. Il a l'air de s'ennuyer à mourir. » En réalité il était en proie à la mélancolie ; et, pour une fois, j'étais disposé à la partager.

Deux jours plus tôt, la France avait perdu deux personnages célèbres, chacun à sa manière. L'un d'entre eux était mon ami depuis trente ans, et celui de Malet depuis quarante ans. C'était Pierre Boileau, du tandem Boileau-Narcejac, les maîtres du suspense. Malet avait pour eux une admiration – qu'ils lui rendaient bien – à laquelle il ajoutait du respect. « Pauvre Boileau, il a eu la malchance de mourir en même temps que la mère Denis. Elle lui a volé la vedette, sans jeu de mots. Les

médias ont parlé deux fois plus d'elle que de lui. »

Dix ans s'étant écoulés, il est de moins en moins inutile de préciser qui était la mère Denis. Robuste campagnarde elle avait pour mission de vanter avec l'accent du terroir les qualités insoupçonnées des machines à laver Vedette.

De toutes les images de Léo Malet, je privilégie celle-là qui le montre plus soucieux de la postérité d'un ami que de la sienne.

Francis LACASSIN

révélaient par là même qu'il n'était pas
de lui. »
— Dix ans étaient écoulés, il est le moins
en mesure inutile de préciser que dans la
maté. Denis. Roberte, compagne de elle
sans pour mission de partir avec l'accord
du travail les qualités inconnues des
machines à laver. Vierge.
— De toutes les images de l'école, je
privilégie celle-là qui le montre plus sou-
cieux de la posture d'un ami que de la
scène.

Deux jours plus tôt, la France avait
perdu deux personnages célèbres, chacun
à sa manière. L'un d'eux était mon
ami depuis trente ans, et celui de Malet
depuis quarante ans. C'était Pierre Boi-
leau, du tandem Boileau-Narcejac, les
maîtres du suspense. Malet avait pour eux
une admiration — qu'il lui rendait bien
— à laquelle il ajoutait du respect. « Pierre
Boileau, il a eu le malheur de mourir en
même temps que la mère Denis. Elle lui
a volé la vedette, sans jeu de mots. Les

Note liminaire

Commencé le 9 août 1982 et interrompu le 29 février 1984, le *Journal secret* de Léo Malet est né de la volonté, de la part de son auteur, de fixer une période de sa vie privée particulièrement dramatique : un an après le décès de son épouse Paulette Doucet, une femme qu'il avait connue dans les années 50, Christiane, venait en effet de rentrer dans son existence, lui apportant avec sa juvénilité intacte un formidable espoir de recommencement. Ces retrouvailles – le *Journal secret* en témoigne pratiquement à chaque page – furent en réalité désastreuses. Outre l'impossibilité matérielle de « refaire sa vie » avec Christiane, Léo Malet s'est en effet trouvé alors rongé par un sentiment de culpabilité à l'égard de Paulette et par un chagrin inguérissable : Léo Malet – il le laisse entendre assez clairement – était convaincu d'avoir hâté sa mort en s'unissant une dernière fois à elle, la nuit précédant la congestion cérébrale qui devait l'emporter. Cette conviction

obsessionnelle eut pour conséquence une paralysie de ses moyens sexuels qui voua à l'échec ses relations avec Christiane.

Ces précisions douloureuses ne sont pas inutiles, je crois, à la compréhension du *Journal secret*.

En entamant sa rédaction, Léo Malet nourrissait aussi l'ambition de conjurer une autre sorte d'impuissance. À l'exception des *Quatre poèmes pour la m'aime*, de sa contribution d'ailleurs brillante à *La marquise sortit à cinq heures* et à *Muriel*, le roman des 40, et de quelques articles, Léo Malet n'avait rien écrit de significatif depuis *Abattoir ensoleillé* (1972). Avec le *Journal secret*, il espérait ainsi « retrouver la main » et prouver, et d'abord à lui-même, qu'il n'avait pas perdu ses moyens d'écrivain. Je pense que ce *Journal secret* n'a pas déçu cet espoir, même si son auteur n'a pas renoué avec le roman, comme il en avait alors également caressé l'idée.

Directement dactylographié sur des feuillets qu'il collait ensuite sur de grands cahiers, le *Journal secret* est en fait la transposition des notes que Léo Malet inscrivait jour après jour sur des agendas. Leur examen ne laisse pas d'être riche d'ensei-

gnements. Sur ces agendas, Léo Malet consignait tous les événements qui s'étaient produits dans la journée : rendez-vous, conversations téléphoniques, formalités administratives, correspondance, etc. Il les remplissait aussi des réflexions que lui inspiraient une rencontre, une lecture, un souvenir ou toute autre occurrence publique ou privée. Dans certains cas, il s'est borné à les retranscrire. Dans d'autres, au contraire, il les a considérablement développées.

Ceux qui, comme moi, ont eu la possibilité de les consulter, pourront regretter que Léo Malet n'ait pas commencé plus tôt la rédaction de son *Journal secret* : la lecture de l'agenda de 1981, année de la mort de Paulette, est particulièrement bouleversante. Ainsi, le samedi 2 mai : « Paulette, mon minou, est morte dans la nuit du 1^{er} au 2 mai, à 3 heures du matin. Nous sommes allés, Jacques et moi, la voir à l'amphi. Quel atroce spectacle ! Ma pauvre chérie. Des mèches de cheveux. Imbéciles, ne riez pas ! on va se saouler. » Et le dimanche 3 mai : « Nous avons apporté à maman ses vêtements de morte. Sa jolie robe que nous avons achetée à

*Achévé d'imprimer en septembre 1997
sur les presses de Cox & Wyman Ltd
(Angleterre)*

FLEUVE NOIR – 12, avenue d'Italie
75627 PARIS – CEDEX 13.
Tel: 01.44.16.05.00

Dépôt légal : octobre 1997
Imprimé en Angleterre

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

